

***Maurice Barrès, la Lorraine, la France et l'étranger.*** Études réunies par OLIVIER DARD, MICHEL GRUNEWALD, MICHEL LEYMARIE et JEAN-MICHEL WITTMANN. Berne, Peter Lang, « Convergences », 2011. Un vol. de 516 p.

*Maurice Barrès, la Lorraine, la France et l'étranger* rassemble les actes d'un colloque international qui s'est tenu à Metz en mai 2010. Comme ceux des colloques de Nancy en 1962 (*Maurice Barrès*, Annales de l'Est, Nancy, 1963) et de Mulhouse, Bâle et Fribourg en 1989 (*Maurice Barrès, une tradition dans la modernité*, Champion, 1991), ce volume restera un ouvrage de référence pour toute étude sur Barrès et son temps. Il compte plus de 500 pages et rassemble 26 contributions françaises et étrangères dues aussi bien à des historiens qu'à des littéraires. Conformément au désir de Barrès lui-même qui refusait tout « morcellement » et réclamait que l'on ne posât pas de « cloison entre [sa] "littérature" et [sa] "politique" », cette approche pluridisciplinaire permet de faire une part aussi grande à son action politique et à son influence intellectuelle qu'à son œuvre littéraire proprement dite. Recourant à une documentation parfois inédite et notamment aux correspondances conservées dans le fonds Barrès du Département des manuscrits à la Bibliothèque nationale de France, les auteurs des différentes contributions « revisitent » certains sujets ou en explorent d'autres qui jusqu'alors n'avaient été que peu ou pas étudiés. Le lecteur trop habitué à une approche franco-française de l'œuvre de Barrès pourra ainsi découvrir des études consacrées à sa réception en Allemagne (Michel Grunewald), en Belgique (Francis Balace), au Luxembourg (Frank Wilhelm), en Suisse (Alain Clavien), en Espagne (Pedro González Cuevas), au Portugal (Ana Isabel Sardinha Desvignes), en Italie (Didier Musiedlak), en Roumanie (Georgiana Medrea), au Canada français (Xavier Gélina) et aux États-Unis (Gaetano De Leonibus). Les lignes de partage sont souvent les mêmes qu'en France (l'affaire Dreyfus et la Grande Guerre), mais il n'est pas sans intérêt d'apprendre comment Barrès fut, à un moment précis ou pendant une période plus longue, perçu dans ces différents pays par ses confrères ou par la critique et comment certains de ses livres y furent traduits ou parfois lus directement en français. Le titre comme l'organisation du volume en quatre grandes parties (« La construction d'une figure et d'une autorité », « Barrès, la Moselle et le Rhin », « Perceptions et postérités de Maurice Barrès en France », « Maurice Barrès à l'étranger ») pourraient donner l'impression de ne viser qu'à un élargissement géographique du propos. Mais la figure auctoriale et l'influence de Barrès en constituent le véritable fil conducteur. On pourrait regretter que la question du barrésisme n'ait pas été étudiée dans son évolution, depuis l'apparition du terme dans les années 1890 jusqu'aux débats ultérieurs sur son « équivoque ». Mais, aujourd'hui que Barrès est relégué dans un purgatoire que Mauriac qualifiait d'« éternel », le principal mérite de cet ouvrage est de rappeler comment l'auteur du *Culte du Moi* voulut être un « maître » et le fut effectivement en France et à l'étranger pour plusieurs générations. Emmanuel Godo, tout en soulignant comment il veillait, en même temps, à se préserver un espace de liberté, et Séverine Depoulain, à travers l'analyse de son activité journalistique, expliquent comment Barrès a soigneusement construit et organisé son image de maître. D'autres auteurs examinent la manière dont il a exercé ce magistère. Jean El Gammal s'interroge sur son « autorité parlementaire ». Laurent Joly révèle le rôle décisif qu'il joua dans les débuts de l'Action française. Bertrand Joly se penche sur son activité à la tête de la Ligue des Patriotes qu'il présida de 1914 à sa mort. François Roth rappelle comment l'auteur de *Colette Baudoche* a « politiquement et culturellement [...] instrumentalisé le destin de Metz ». Les grands débats dans lesquels Barrès fit entendre l'autorité de sa voix sont également évoqués par un certain nombre d'études : qu'il s'agisse du régionalisme lorrain (Philippe Alexandre), des

problèmes du Rhin (Thomas Niklas), de la question de l'école (Denis Pernot) ou de celle du classicisme (Fabien Dubosson). Les nombreuses communications consacrées à des disciples comme les frères Tharaud (Michel Leymarie), Henri Massis (Olivier Dard), Drieu la Rochelle (Jean-Michel Wittmann), Aragon (Robert Kopp) et à la réception de Barrès à l'étranger confirment par leur nombre et leur diversité l'importance et le rayonnement de son influence. Elles montrent aussi comment celle-ci fut souvent discutée et parfois ouvertement contestée. Chacun pense spontanément au célèbre procès intenté à Barrès en 1921 par Dada, mais Robert Kopp souligne qu'il eut sur le moment un retentissement moindre que celui qu'on voulut lui donner par la suite. Plus significative fut, en réalité, la remise en cause de l'autorité de Barrès par ses disciples eux-mêmes. À la différence de Philippe Barrès, qui, indique Gilles Le Béguec, resta toujours fidèle à l'enseignement de son père, certains des fils spirituels n'hésitèrent pas à s'émanciper et à prendre leurs distances par rapport aux positions politiques ou religieuses du chancre de la Terre et des Morts. Comme le rappelle Pierre Masson, Gide, après avoir été fasciné par le premier Barrès, s'est, pour sa part, clairement posé en « anti-Barrès ». Mais ce qui se dégage d'un certain nombre des contributions, c'est que le principal rival de Barrès, auprès notamment des jeunes, fut, tant en France que dans plusieurs pays étrangers, non pas Gide, mais Maurras dont l'audience n'a cessé de croître alors que celle de l'ancien Prince de la jeunesse tendait à s'amoinrir. Peut-être est-ce parce qu'ils n'avaient pas la même conception, non seulement du régime politique qui convenait à la France, mais de leur propre magistère : tandis que Maurras envisageait celui-ci de manière directive, Barrès, qui ne cherchait pas à constituer une école, préférait, comme l'écrit D. Pernot, s'efforcer d'être « un "intercesseur" devant conduire ses lecteurs à réfléchir ou à méditer ». Émilien Carassus avait publié en 1970 un *Barrès et sa fortune littéraire*. C'est non seulement sa fortune et celle du barrésisme mais aussi, comme Drieu la Rochelle le fait, d'après J.-M. Wittmann, quand il juge Barrès, leur « infortune » que ce volume analyse. Et, puisqu'il est question de fortune et d'infortune, on permettra au signataire de ce compte-rendu de signaler, pour finir, celles de son propre prénom, puisque l'Index l'a ni plus ni moins confondu avec... Henri Rambaud !

VITAL RAMBAUD